

INTRODUCTION

Pour une étude de la pensée de la race en Italie. De l'âge romantique à la période fasciste

Aurélien ARAMINI et Elena BOVO

I. Considérations préliminaires à une étude de la pensée de la race en Italie

Cet ouvrage collectif dédié à la pensée de la race en Italie, des premières décennies du XIX^e siècle à la période fasciste, a pour objet de contribuer à l'élucidation du concept de race¹ et à son historicisation à partir de l'étude de son inscription au sein de productions littéraires ou de discours à prétention scientifique qu'ils soient historique, philologique ou anthropologique. Au-delà de la pluralité des méthodes de lecture mobilisées par les différents contributeurs qui ont participé à son élaboration, les chapitres du présent ouvrage répondent à trois exigences : d'abord, opérer une nette distinction entre « racisme » et « racialisme », ensuite, prêter toute l'attention nécessaire à la *singularité* des discours sur la race et enfin, envisager la race comme une réalité construite.

La perspective adoptée dans le présent volume consiste à relire des textes mobilisant la notion de race à l'aune de la distinction entre « racisme » et « racialisme ». Les doctrines politico-scientifiques « racialistes » peuvent être définies comme des « élaborations idéologiques centrées sur une visée explicative »² dans le cadre desquelles le concept de race est utilisé – pour penser la société ou l'histoire par exemple – sans que cela comporte pour autant une volonté de mépris, de discrimination ou de violence. À la différence des doctrines « racialistes », les doctrines « racistes » quant à elles impliquent la formulation de prescriptions, de valeurs ou de normes se traduisant par

-
1. Pour une histoire conceptuelle et une cartographie de la race à partir de la fin du XVII^e siècle, on consultera avec profit l'ouvrage de DORON Claude-Olivier, 2016, *L'homme altéré: Races et dégénérescence (XVII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Champ Vallon; ainsi que celui de BESSONE Magali, 2013, *Sans distinction de race? Une analyse critique du concept de race et de ses effets pratiques*, Paris, Vrin (tout particulièrement le premier chapitre).
 2. TAGUIEFF Pierre-André, 2002 [1998], *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Paris, Mille et une nuits.

« des discriminations ou des ségrégations, des expulsions ou des persécutions, voire des exterminations »³. À la lumière de cette distinction, il s'avère illégitime de définir d'emblée comme « racistes » les différentes théories scientifiques faisant appel à la notion de race qui se sont développées à partir de la moitié du XIX^e siècle en Italie. Autrement dit, la visée de certaines de ces théories ne réside pas nécessairement dans la volonté de réprimer et d'exclure les éléments pathogènes ou hétérogènes afin de défendre la nation et la supposée pureté de la race : leur objectif a pu être d'envisager l'intégration de ces éléments hétérogènes par des mesures se voulant progressistes et destinées à améliorer les conditions de vie des populations les plus fragiles économiquement. Afin d'analyser les théories scientifiques et les productions littéraires mobilisant la notion de race, cette approche fondée sur la distinction entre « racisme » et « racialisme » permet d'éviter une lecture anachronique des textes évoquant la race, écrits en Italie ou à propos de l'Italie, depuis les premières décennies du XIX^e siècle jusqu'à la période fasciste, lecture qui tendrait à confondre les constructions théoriques avec les pratiques discriminatoires que connut le XX^e siècle durant ses heures les plus sombres. En outre, cette distinction s'avère pertinente dans la mesure où elle offre la possibilité de mettre au jour la variété des mobilisations conceptuelles de la notion de race, y compris chez des auteurs qui condamnent le « racisme », ainsi que d'éviter un partage simpliste entre « réactionnaires racistes » et « progressistes antiracistes », partage qui ne correspond pas du tout à la manière dont se construisent et fonctionnent les discours dans la période que nous étudions.

Dans la perspective ouverte par les travaux d'Alberto Burgio sur le racisme dans l'histoire italienne⁴, une étude de la pensée de la race nécessite par ailleurs de saisir à la fois la *singularité* des discours qui mobilisent la notion de race pour penser l'Italie et l'*unité* de la thématique racialiste en Italie du XIX^e siècle à la période fasciste. Pour cette raison, les contributions rassemblées dans le présent ouvrage s'attachent à repérer, dans un large éventail discursif, les réseaux conceptuels qui ont pu rendre légitime – d'un point de vue théorique ou pratique – la mobilisation de la notion de race au sein de textes aux ambitions scientifiques et aux statuts différents, tout en questionnant leurs éventuelles convergences, que ces textes relèvent de la philologie, de l'anthropologie, de la sociologie, mais également de la littérature et de la jurisprudence. Ainsi, ces contributions ont pour vocation de participer à l'élaboration d'une cartographie précise de la notion de race en procédant à l'examen des raisons qui justifient son usage dans tel texte de tel auteur ; elles se proposent d'effectuer une clarification notionnelle en mettant en lumière, pour chaque auteur étudié, un travail conceptuel situé, historiquement et géographiquement, dans l'Italie *pré-* et *postrisorgimentale*. L'examen attentif de la singularité des discours « racialistes » indique qu'il n'y a pas de sens à vouloir reconstruire une « idéologie » raciste italienne : l'étude tant des origines de la pensée de la race en Italie que des discours « racialistes » consiste plutôt à mettre en lumière l'apparition d'un « idiome culturel »⁵ et sa construction au cœur de structures théoriques cohérentes où la race ne prend son sens qu'à travers sa

3. *Ibid.*, p. 17.

4. BURGIO Alberto (dir.), 1999, *Nel nome della razza. Il razzismo nella storia d'Italia 1870-1945*, Bologne, Il Mulino.

5. Concernant la distinction entre « idéologie » et « idiome culturel », voir SKOCPOŁ Theda, 1994, *Social revolutions in the modern world*, Cambridge, Cambridge University Press et, ici même, la contribution de Stéphanie Lanfranchi, d'Élise Varcin et d'Antonin Guilloux.

relation avec d'autres concepts tels que celui d'« origine » par exemple ou encore celui d'« atavisme ».

Étudier les discours « racistes » ou « racialistes » implique enfin d'envisager la race comme une réalité construite. S'il paraît évident au regard des travaux scientifiques actuels que la notion de race est dépourvue de sens sur le plan biologique⁶, il n'en reste pas moins que ce concept a eu, et a encore, une réalité « sociale », ce qui signifie que « la catégorisation raciale est le produit historiquement, économiquement, politiquement déterminé de nos structures sociales »⁷. Inscrite dans un contexte à la fois scientifique et politique, l'élaboration de la race dans la pensée italienne du XIX^e siècle à la période fasciste a produit un effet sur les relations sociales dans la mesure où les individus racialement identifiés ont réagi à cette classification. Le présent volume veut être d'abord une contribution à « l'historicisation de la question raciale »⁸ telle qu'elle se formule dans les discours « racialistes » sur l'Italie. Si l'assignation raciale « dépend de la société » où elle a lieu, il faut donc en déduire que « les variations d'une société à l'autre »⁹ conduisent à d'autres logiques d'assignation raciale.

II. Racisme, antisémitisme et problème méridional en Italie

Élaborée au sein de dispositifs théoriques différenciés, la race est une construction sociale ou plutôt un « idiome culturel » à portée sociale ; l'Italie, comme la France ou l'Allemagne, s'est façonnée au cours de « processus historiques dans lesquels les catégorisations raciales ont joué un rôle fondamental »¹⁰. Peu de travaux, en France tout du moins, ont souligné la place qu'occupe l'Italie dans « l'internationale racio-logique »¹¹ du XIX^e siècle et, en Italie, a longtemps prévalu le mythe du « bon Italien », dépourvu d'animosité vis-à-vis de l'autre¹².

De nombreux ouvrages ont étudié la filiation entre les théories « scientifiques » du XIX^e siècle et les lois nazies en Allemagne. D'autres travaux aussi nombreux ont montré la place des conceptions raciales en France sous la Troisième République puis sous Vichy. Pendant longtemps, le racisme en Italie n'a pas été vraiment examiné, hormis chez les italianisants, mais cet examen du « racisme » s'est souvent borné à l'étude de l'antisémitisme de la période fasciste en le considérant comme « une conséquence et une confirmation de l'influence de l'Allemagne nazie » sur l'Italie¹³. L'étude de la pensée de la race conduit indéniablement à examiner la place des Juifs dans les écrits racistes

6. Pour une mise au point essentielle concernant la question de savoir si la race est un genre naturel, voir le deuxième chapitre de l'ouvrage de BESSONE Magali, *Sans distinction de race?*, op. cit., p. 57 sqq.

7. *Ibid.*, p. 150.

8. *Ibid.*, p. 25.

9. *Ibid.*, p. 101.

10. *Ibid.*, p. 11.

11. Voir sur ce point l'ouvrage essentiel de REYNAUD-PALIGOT Carole, 2011, *De l'identité nationale. Science, race et politique en Europe et aux États-Unis XIX^e-XX^e siècle*, Paris, PUF, qui consacre quelques pages au racialisme italien (p. 26-27) et tout particulièrement aux anthropologues positivistes tels que Paolo Mantegazza ou Giuseppe Sergi.

12. Voir BIDUSSA David, 1995, *Il mito del buon Italiano*, Milan, Il Saggiatore.

13. RASPANTI Mauro, 1999, « Il mito ariano nella cultura italiana fra Otto e Novecento », in BURGIO Alberto (dir.), *Nel nome della razza*, op. cit., p. 77. Sur la question de la relation entre le fascisme italien et l'Allemagne nazie, voir tout particulièrement MICHAELIS Meir, 1978, *Mussolini and the Jews: German-Italian relations and the Jewish question in Italy, 1922-1945*, New York/Oxford, Clarendon Press.

ou « racialisistes » de la double décennie fasciste¹⁴. Dans la perspective d'une histoire des idées de l'âge romantique à la période fasciste, il ne faut toutefois pas confondre la question des origines de la pensée de la race en Italie avec l'histoire politique des persécutions contre les Juifs à la fin des années trente. Ces questions sont certes liées et il est nécessaire de s'interroger sur la nature de la relation entre la philologie aryane du XIX^e siècle et la politique raciste et antisémite de la période fasciste. Ces deux perspectives doivent cependant être nettement distinguées : d'une part, la perspective de l'émergence de la thématique de la race liée d'abord au romantisme, puis à la philologie indo-européenne et enfin à l'avènement de la pensée scientifique positiviste où la race apparaît comme concept biologique et, d'autre part, la perspective relative aux persécutions contre les populations juives. Si ces persécutions engagent bien la relation entre l'Italie et l'Allemagne nazie, il en va autrement de la pensée italienne du XIX^e siècle contemporaine du *Risorgimento* qui mobilise les concepts de race et d'« Aryen » bien avant l'avènement du fascisme et du nazisme.

Dans son ouvrage devenu classique *Le Mythe aryen*¹⁵, Poliakov soutient que ce mythe « aux sources du racisme et des nationalismes » n'a pas pénétré en Italie et que celle-ci n'a pas été vraiment touchée par les théories aryanistes. La lecture des œuvres de philologues tels que Gorresio et De Gubernatis, d'anthropologues tels que Lombroso et Giuseppe Sergi ou d'écrivains comme Carducci conduit à remettre en question la thèse de Poliakov selon laquelle la romanité – que le mythe faisait remonter par un arbre généalogique jusqu'à Noé – avait enraciné les ancêtres des Italiens dans leur propre sol et préservé l'Italie de la « querelle des deux races »¹⁶ qui avait débuté « outre-Alpes » à partir du XIX^e siècle. D'après Poliakov, les Italiens, Aryens et Sémites confondus, auraient tous eu le sentiment de « descendre des Romains, et appartenir donc à une seule race »¹⁷. Voilà la raison pour laquelle, écrit-il, « les Italiens manifestaient peu d'enthousiasme pour les spéculations historico-philologiques qui attribuaient aux Européens une origine 'aryenne' »¹⁸. Si cette thèse peut, du moins en partie, être justifiée en ce qui concerne Lombroso, elle ne l'est certainement pas pour Gorresio, l'une des figures majeures de la philologie indo-européenne en Italie, ainsi que pour d'autres auteurs dont il est question dans le présent ouvrage. Mais surtout, l'analyse de Poliakov ne permet pas de comprendre que l'opposition entre Aryens et Sémites n'a pas été la seule opération conceptuelle à l'origine de la pensée raciale et raciste, dans l'Italie du XIX^e siècle, période au cours de laquelle l'identité nationale se forme douloureusement et difficilement au cours d'un processus d'unification de populations non seulement diverses mais aussi profondément inégales sur le plan économique et culturel. Dans la pensée italienne, au cours de la dernière décennie du XIX^e siècle, la thématique aryenne dans son usage « social » a été moins liée à la question de la place des Juifs dans la société qu'au problème méridional dont le brigandage est l'un des symptômes. Si en France la distinction Aryen/Sémita fait figure

14. MATARD-BONUCCI Marie-Anne, 2007, *L'Italie fasciste et la persécution des Juifs*, Paris, Perrin, et, ici même, la contribution de Francesco Germinario.

15. POLIAKOV Léon, 1994 [1971], *Le mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris, Calmann-Lévy.

16. *Ibid.*, p. 72.

17. *Ibid.*, p. 82.

18. *Ibid.*, p. 81-82.

de « couple providentiel » selon la formule de Maurice Olender¹⁹ et si cette distinction est bien présente en Italie du *Risorgimento* à la période fasciste, il est indéniable qu'à la charnière du xx^e siècle, l'aryanisme à l'italienne se décline, chez les anthropologues ou les criminologues, à travers une autre opposition fonctionnelle : celle des « Aryens » et des « Méditerranéens », fracturant la jeune Italie entre le Nord et le Sud et conduisant à racialisier le problème méridional. Or, c'est justement cette racialisation-fragmentation de l'Italie, lisible chez les positivistes de la fin du xix^e siècle que les idéologues fascistes s'efforceront de récuser en invoquant l'appartenance des Italiens au type « aryen méditerranéen » afin d'établir anthropologiquement l'homogénéité, tant physique que morale, du peuple de la Péninsule, de Trieste à Syracuse.

III. L'actualité d'une pensée de la race

Les textes rassemblés dans le présent volume ont pour vocation de compléter les récents travaux publiés en France sur la race²⁰, afin d'ouvrir la voie à une histoire comparée du racialisme intégrant la pensée italienne. Réaliser une cartographie dynamique des discours « racialisés » ainsi que des contre discours qu'ils ont suscités en Europe, du xix^e siècle au xx^e siècle, implique de comprendre comment la référence à la « race » a été mobilisée dans la pensée italienne. Les dynamiques sociales propres à l'Italie contribuent en effet, dans ce pays, à conférer à la pensée de la race une structure théorique originale et une signification sociale où se révèlent en pleine lumière le caractère normatif du terme « aryen » et la malléabilité opératoire du concept de race. C'est justement cette malléabilité qui explique que ce concept a pu être mobilisé tant par la philosophie de l'histoire que par la philologie ou l'anthropologie criminelle en vue de donner sens à des problématiques propres à la Péninsule et tout particulièrement celle de la fracture entre le Nord et le Sud de l'Italie. La déconstruction de ce concept doit ainsi passer par la reconnaissance de ses potentialités théoriques pour comprendre non seulement l'histoire tourmentée de l'État italien mais aussi l'articulation entre nature, culture et normes sociales au sein de la pensée italienne, du romantisme au fascisme.

Retrouver les origines de la pensée de la race en Italie et le fonctionnement spécifique du racialisme à l'italienne ne présente pas seulement un intérêt historique. Bien évidemment, la mise en lumière du potentiel théorique et de la malléabilité de ce concept ne conduit nullement à réhabiliter la pensée « raciste ». C'est même tout l'inverse qui se produit en révélant cet aspect de la constitution de l'identité collective italienne. Comme l'explique Magali Bessone dans son ouvrage *Sans distinction de race ?*, l'occultation de la prégnance du concept de race dans la formation des mondes contemporains conduit à ne plus être en mesure d'en débusquer la présence actuelle et de lutter contre les relations de domination que la race a pu justifier. Ainsi, l'intérêt

19. OLENDER Maurice, 1989, *Les Langues du paradis, Aryens et Sémites : un couple providentiel*, Paris, Éditions du Seuil.

20. Outre les deux ouvrages récents de Magali Besonne et de Claude-Olivier Doron déjà cités, on consultera avec profit les travaux de BLANCKAERT Claude (tout particulièrement *De la race à l'évolution : Paul Broca et l'anthropologie française (1850-1900)*, Paris, L'Harmattan, 2009) et les ouvrages collectifs : MOUSSA Sarga (dir.), 2003, *L'idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (xviii^e et xix^e siècles)*, Actes du colloque international de Lyon (16-18 novembre 2000), Paris, L'Harmattan, p. 133-149 et BANCEL Nicolas, DAVID Thomas et THOMAS Dominic (dir), 2014, *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte.

de l'étude du cas italien réside dans le fait que la mobilisation des catégories raciales fonctionne selon une logique propre à l'histoire politique de la Péninsule et à ses déséquilibres socioéconomiques qui restent aujourd'hui encore particulièrement visibles. Alors que la question raciale en France est généralement traitée sous l'angle de l'impérialisme républicain²¹ et de la mémoire coloniale, l'originalité des discours racialistes en Italie tient au fait que l'histoire de la race ne renvoie pas seulement au rapport de l'Italie avec les peuples qu'elle a colonisés, même si cet aspect n'est pas secondaire. La question raciale porte également sur la diversité entre le Nord et le Sud à l'intérieur même de l'Italie *postrisorgimentale*. Les débats en Italie sur la légitimité de la réouverture en 2009 du musée d'anthropologie criminelle « Cesare Lombroso » à Turin²² montrent à quel point la pensée de la race a laissé des traces profondes dans la psychologie italienne où le *Mezzogiorno* a tenu lieu, dans les décennies qui ont suivi le *Risorgimento*, de figure d'une altérité primitive, d'une autre Italie criminelle et barbare. En dépit des efforts de l'université turinoise pour faire de ce musée un lieu d'étude et de recherche afin de mettre en lumière les ressorts de la pensée positiviste, une vague d'indignation injustifiée a été déclenchée par des mouvements politiques méridionalistes ou néobourbons tels que « *Insorgenza Civile* » (« Insurrection civile »), « *i Comitati Due Sicilie* » (« les Comités Deux Siciles »), « *Per il Sud* » (« Pour le Sud »). La constitution d'un comité « *No Lombroso* » ainsi que l'action en justice intentée par le conseil municipal de Motta Santa Lucia (Calabre) afin d'obtenir la restitution du crâne du « brigand » Villella conservé dans les collections du musée sont révélatrices de l'actualité de la pensée de la race et de ses effets bien présents sur la vie sociale italienne²³. La race n'a donc pas seulement servi à stigmatiser l'homme de « couleur » ; elle a aussi contribué à faire du Calabrais, du Sarde et du Sicilien les représentants d'une « race maudite »²⁴ vouée à la criminalité. Ainsi l'étude des origines de la pensée de la race en Italie n'engage-t-elle pas seulement le rapport que l'Italie entretient avec l'*autre* mais aussi le rapport qu'elle entretient avec elle-même. La nécessité de connaître l'histoire de la pensée italienne et les fortes tensions sociales qu'elle révèle dès les premières années du *Risorgimento* confère toute son importance scientifique au musée d'anthropologie criminelle « Cesare Lombroso » qui s'attache à réinscrire l'œuvre des positivistes et de Lombroso en particulier dans un contexte socioculturel, dans un univers scientifique et dans un cadre politique en grande partie révolus : l'historien des idées doit se défier de toute projection sur le passé des catégories idéologiques et politiques du présent car c'est cela même qui le rend indéchiffrable.

21. Voir sur cette question les travaux de Carole Reynaud-Paligot, et tout particulièrement REYNAUD-PALIGOT Carole, 2006, *La république raciale*, Paris, PUF.

22. Voir, ici même, la contribution de Maria-Teresa Milicia.

23. Sur ces différents mouvements et l'ambiguïté politique de leurs revendications, voir MILICIA Maria Teresa, 2014, *Lombroso e il brigante. Storia di un cranio conteso*, Rome, Salerno Editrice.

24. Sur cette formule de Napoleone Colajanni, voir ici même les contributions de Maria Teresa Milicia et de Ernesto De Cristofaro.

Figure 1. Crâne de Giuseppe Villela (Motta Santa Lucia, 1802 – Pavia, 1864)



Le crâne fut prélevé lors de l'autopsie, en 1864, et préparé à l'hôpital de Pavie.

Source: © Museo di Antropologia criminale « Cesare Lombroso », Turin (Italie).

Figure 2. Vitrine du musée d'Anthropologie criminelle « Cesare Lombroso »



Série de masques mortuaires réalisés par le médecin pénitentiaire, phrénologue et anthropologue Lorenzo Tenchini, de Parme, dans les années 1880 et 1890, et offerts à Lombroso en 1906.

Source: © Museo di Antropologia criminale « Cesare Lombroso », Turin (Italie).

IV. Les moments d'une archéologie de la pensée de la race en Italie

L'élucidation conceptuelle et l'historicisation de la race réalisées dans les contributions du présent ouvrage conduisent moins à tracer une généalogie du racisme italien ou à identifier une idéologie italienne raciste pérenne de l'âge romantique au fascisme qu'à esquisser une *archéologie* des discours faisant référence à la race. Comme nous l'avons dit, cette notion est mobilisée dans des textes singuliers et irréductibles, de la philologie à l'anthropologie en passant par la littérature ou la didactique. L'examen de ces discours révèle dans un premier temps des écarts théoriques, des fractures discursives et l'étude de la pensée de la race prend la forme d'une histoire générale déployant un « espace de dispersion »²⁵ depuis les philologues aryanistes tels que Gorresio et De Gubernatis jusqu'aux auteurs du *Manifeste de la race* de 1938 en passant par les travaux de l'anthropologie criminelle de Lombroso. Toutefois, une fois relevée l'hétérogénéité des élaborations conceptuelles, il est possible d'envisager de tracer des lignes de partage et de poser les jalons d'une archéologie des discours sur la race en repérant des lignes de fracture qui correspondent à l'émergence de régimes discursifs distincts, entre les premières décennies du XIX^e siècle et le *ventennio fascista*. Le présent volume se propose ainsi d'identifier trois moments dans le développement de la pensée raciale en Italie : l'aryanisme, le positivisme et le fascisme.

Le premier moment est celui de l'aryanisme. Dès le deuxième tiers du XIX^e siècle, en Italie, des discours de philologues ou d'hommes de lettres mobilisent des concepts tels que ceux de race « aryenne », de race « sémitique » ou d'« indo-germain ». Le premier romantisme avait certes formulé, en se réclamant d'auteurs aussi différents que Montesquieu ou Herder, l'idée qu'il y aurait un « esprit des peuples » et un caractère « national » ; ainsi en est-il de M^{me} de Staël qui envisage l'Italie sous cet angle (Enzo Neppi, « *Corinne ou l'Italie* de Germaine de Staël. Les impasses de la rencontre culturelle et amoureuse entre les 'nations' dans l'Europe du XIX^e siècle »). Il faut toutefois mesurer la distance entre ce type de discours et les conceptions racialistes élaborées dans le sillage de la philologie indo-européenne. Fondamentalement nouveaux dans l'horizon de la pensée de la race, les concepts « aryanistes » ne sont pas propres à l'Italie mais appartiennent à un régime discursif repérable ailleurs en Europe qui s'est développé suite aux découvertes du comparatisme indo-européen. Au cours des premières décennies du siècle, la philologie comparée indo-européenne a bouleversé les représentations de l'histoire humaine. En Angleterre, en Allemagne et en France, de nombreux auteurs ont mobilisé les matériaux philologiques afin de renouveler la pensée de la race en identifiant une supposée origine « aryenne » des peuples européens et en construisant à partir d'une opposition d'abord linguistique une opposition de nature ethnique entre l'« Aryen » et le « Sémite »²⁶. S'il faut noter un certain retard dans la pensée italienne quant à la mobilisation des thématiques « aryanistes », il s'avère important de relever, aux origines romantiques de la pensée de la race en Italie, l'existence d'un « mythe aryen » à destination des Italiens importé de France par le philologue indianiste Gaspare Gorresio qui a côtoyé, à Paris, Renan et Gobineau (Aurélien Aramini, « Gaspare Gorresio : de la recherche de l'origine à la (re)découverte de l'identité aryenne »). Entre les philologues italiens et le reste de l'Europe savante, se

25. FOUCAULT Michel, 2001, *Dits et Écrits I 1954-1975*, Paris, Gallimard, p. 704.

26. Pour une étude très complète de la « nébuleuse » indo-européenne, voir DEMOULE Jean-Paul, 2014, *Mais où sont passés les Indo-européens ?*, Paris, Seuil.

donnent à voir alors des phénomènes de transfert, d'appropriation et de circulation des concepts d'« Aryen » et de « Sémite » dans la perspective d'élaborer une conception ethnodifférentialiste de l'histoire humaine. Loin d'être opposé au mythe de la romanité, le mythe aryen a pu être une source d'inspiration pour un poète tel que Carducci qui invoque les « nobles pères aryens » dans une perspective nationaliste et anticléricale (Laura Fournier, « Les sublimes idéaux de notre race' : Carducci et le mythe aryen »). Si les thématiques aryanistes ont pu irriguer la pensée italienne, de la philologie à la littérature, certains linguistes, qui ont toutefois pris la mesure de la révolution produite par le comparatisme indo-européen, vont s'attacher à récuser les conceptions des philologues aryanistes tels que Gorresio ou De Gubernatis, et, tout particulièrement, la distinction entre « Aryen » et « Sémite ». Ainsi en est-il du glottologue Graziadio Isaia Ascoli qui envisagera la possibilité d'un lien aryo-sémitique (*nesso ario-semitico*) ou encore de Paolo Marzolo, maître de Cesare Lombroso. Médecin et linguiste, patriote dans une Italie en cours d'unification, fasciné par la méthode scientifique et positiviste, mais encore profondément lié au naturalisme universaliste du XVIII^e siècle, Marzolo ne cherche pas le principe qui sépare les langues, mais démontre leur origine commune dans le cadre d'une conception universaliste du langage, en expliquant leurs différences à partir de la théorie évolutionniste (Elena Bovo, « Racisme et idéologie du progrès, Cesare Lombroso disciple infidèle de Paolo Marzolo ? »).

La première ligne de fracture dans les discours racialisés au XIX^e siècle en Italie correspond à l'émergence de l'anthropologie criminelle durant le dernier tiers du siècle. Il s'agit là de la contribution spécifique de l'Italie au racialisme. Dans le sillage des travaux de Lombroso – qui, en ce sens, rompt de façon décisive avec l'univers symbolique et conceptuel de son maître Marzolo – se formule une pensée singulière de la race qui mobilise certes des concepts repérables dans le reste de l'Europe, mais qui les insère dans un dispositif théorique absolument original épousant les contradictions du contexte social de l'Italie postunitaire. Les travaux de Lombroso ouvrent deux perspectives qui s'articulent dans une *anthropologie criminelle* : celle de l'anthropologie – fondée sur les théories évolutionnistes plus ou moins bien interprétées – (Silvano Montaldo, « Le début de la pensée raciste de Lombroso (1860-1871) ») et celle plus spécifiquement centrée sur la dimension « judiciaire » à travers l'idée de « criminel né » (Xavier Tabet « *Costrutto diversamente dagli altri*: criminalité, atavisme et race chez Lombroso »). C'est dans l'espace théorique ouvert par les constructions lombrosiennes que s'élaborent les discours et les contre discours sur la race en Italie à la fin du XIX^e siècle : pour la première fois se formulent clairement, d'une part, un racisme antiméridional qui oppose à l'Aryen – l'Italien du Nord – non le Sémite mais le Méditerranéen – l'Italien du Sud et des îles – (Ernesto De Cristofaro, « Le racisme antiméridional entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle : l'Italie 'barbare' ») et, d'autre part, les premiers linéaments d'un discours antiraciste (Maria Teresa Militica, « Colères, maladroites et races maudites : la naissance de l'antiracisme dans l'Italie postunitaire ») dont les ressorts sont sensiblement différents de ceux de l'éthique antiraciste d'aujourd'hui.

Une nouvelle fracture dans l'histoire du racialisme en Italie se produit avec l'avènement du fascisme qui constitue le troisième moment du développement de la pensée de la race en Italie. Un débat récurrent porte sur la question de savoir s'il y a continuité ou solution de continuité entre les discours « racialisés » élaborés dans le sillage de

l'anthropologie criminelle et les théories raciales fascistes que résume le « manifeste de la race » publié dans le *Giornale d'Italia* en juillet 1938. Certes, des termes – tel le concept d'« Aryen » – utilisés dans les discours « racialisés » se retrouvent dans les théories raciales fascistes ; certains auteurs comme Alfredo Niceforo traversent les décennies ; l'usage scolaire du concept de race révèle des lignes de continuité (Gianluca Gabrielli, « La construction de l'identité et de l'altérité coloniale et raciale dans l'école italienne »). Cependant, l'accent doit également être mis sur les ruptures majeures que le fascisme opère dans la lecture « racialisée » de l'Italie. En cela, le cas de la Romagne est particulièrement significatif (Massimo Baioni, « Une voie régionale à la race ? Romagne et Romagnols entre la fin du XIX^e siècle et le fascisme ») : une nette rupture est visible entre l'étude de cette région à travers le prisme de l'anthropologie criminelle d'un Guglielmo Ferrero à la fin du XIX^e siècle et l'apologie de la « romagnolité » chez un journaliste d'obédience fasciste tel que Rino Alessi. Le cas de la Romagne est d'autant plus emblématique qu'il s'agit de la région natale de Mussolini qui mobilise très tôt le concept de race, comme le montre la minutieuse étude lexicographique menée par Stéphanie Lanfranchi, Élise Varcin et Antonin Guilloux (« Mussolini et les mots de la race »). Le racisme fasciste se déploie dans le cadre de la politique de la Péninsule : en récusant l'approche racialisée de l'anthropologie criminelle qui fracture l'unité de l'Italie, l'idéologie fasciste réactive l'opposition entre « Aryen » et « Sémite », investie cependant d'un sens différent de celui élaboré par les philologues orientalistes tels que Gorresio et De Gubernatis. Convoquant les stéréotypes véhiculés par la littérature antisémite des années Vingt, la revue *La difesa della razza – La défense de la race* – développe un propos explicitement raciste dont les différences avec d'autres formes de discours antisémites répandus en France ou en Allemagne sont liées davantage aux contingences des alliances politiques qu'à une idéologie antisémite propre au fascisme (Francesco Germinario, « Entre 'infortune' et 'fortune' de l'antisémitisme français dans l'antisémitisme fasciste. L'image de la France dans *La difesa della razza* »).

En annexe de cet ouvrage, le lecteur pourra découvrir un échange inédit entre Gorresio et Gobineau (« Un échange inédit entre Gobineau et Gorresio, 'Orientalistes *mutanda mutandis*' ») ainsi qu'un article de Lombroso (« Le dernier brigand Giuseppe Musolino ») consacré à l'une des figures majeures du brigandage méridional, Giuseppe Musolino, dont l'esquisse du visage, de face et de profil, utilisée par Lombroso dans ses cours d'anthropologie criminelle illustre la couverture du présent volume.